

L’iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE VER – LA CHENILLE

I. — LE VER, EMBLÈME DU CHRIST HUMILIÉ

L’Iconographie chrétienne ne possède pas le portrait certain du Sauveur du monde.

I1 faut rendre responsable de cette lacune si regrettable la répulsion que l’orthodoxie judaïque professait, très ouvertement, pour la reproduction du visage humain : Une légende qui a eu fortune littéraire inouïe au cours des siècles, surtout dans les chrétientés du Proche-Orient, raconte bien qu’Abgar, toparque d’Osrhoène, résidant à Edesse, ayant écrit à Jésus pour lui demander de venir vers lui, reçut en réponse une lettre et le portrait divin. Ce prétendu portrait n’est pas venu jusqu’à nous, et les rapports de Jésus et d’Abgar, bien qu’ils soient racontés par A. Catherine Emmerich[1], restent, pour l’histoire, du domaine de la légende[2].

Les plus anciennes représentations d’ordre archéologique certain que nous possédons du visage de l’Homme-Dieu, sont conventionnelles et varient infiniment entre elles.

La magnifique et si tragique effigie du Saint-Suaire de Turin, si la preuve peut être faite sur le tissu même qui la porte — quand la Couronne d’Italie le permettra — qu’elle est bien scientifiquement d’origine physico-chimique sera, pour le monde entier, le plus précieux de tous les documents désirables.

En attendant, nous ne sommes pas indiscutablement fixés sur les traits véritables du Rédempteur.

Nos pères des premiers siècles ne l’étaient pas plus que nous : leurs artistes nous montrent Jésus imberbe ou généreusement barbu, hirsute ou soigné, pâle ou de teint foncé, beau, très beau, ou laid jusqu’à la hideur repoussante.

Parmi les écrivains de ces temps, et dès le IIe siècle, les uns le proclament, pour employer la formule actuelle, « le plus beau des enfants des hommes », tels saint

[1] Vie de N.-S. Jésus-Christ, d’après les visions d’A. C. Emmerich, éd. Piray, 1860, t. II, p. 84.

[2] Cf. Dom H. Leclercq, *Dict. Archéol. Chrét*. t. I, vol. I, col. 87 à 98. Les images conservées à Gênes et à Rome en l’église Saint-Sylvestre qui prétendent être le portrait donné à Abgar ne présentent pas de suffisantes garanties d’authenticité malgré leur incontestable antiquité.

Jérôme, saint Basile ; d'autres, au contraire, veulent qu'il ait été physiquement très laid, et que tout son prestige, son emprise sur les habitants de son pays, lui soient venus seulement, de sa nature surhumaine. Saint Irénée dit que Jésus, en tant qu'homme était laid, passible, qu'il monta un âne, fut abreuvé de fiel et de vinaigre… mais que comme Dieu, il était beau, admirable ; Origène dit qu'à la vérité, le Christ n'était pas beau, mais non pas petit et chétif ; saint Clément d'Alexandrie, de son côté, expose que le Sauveur ne s'était pas donné la beauté de la chair, mais celle de l'âme, et que, s'il s'était interdit d'être beau de corps, c'était afin de nous enseigner à élever nos cœurs aux objets invisibles, et que cette laideur était calculée afin de détourner l'homme de s'attacher à la beauté corporelle ; Tertullien soutient, plus qu'aucun autre auteur, que Jésus était laid, et que son extérieur n'avait rien qui lui attirait la considération et le respect ; et saint Augustin ne reconnaît au Sauveur, comme homme, ni éclat, ni beauté[1].

La vérité, c'est que ces auteurs ont soutenu en cela une thèse mystique issue tout entière de ce texte d'Isaïe : « Il s'est élevé comme un frêle arbrisseau, comme un rejeton qui sort d'une terre trop sèche, il n'avait ni forme ni beauté pour attirer nos regards, ni apparence pour exciter notre amour. Il était méprisé et abandonné des hommes, homme de douleurs et familier de la souffrance, comme un objet devant lequel on se voile les yeux ; en butte au mépris, nous n'en faisions aucun cas[2] ».

D'autre part, le psaume XXIIe, de David, planait sur l'esprit de ces partisans de la laideur physique du Christ, et les hantait : « …Et moi. je suis un ver, et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Tous ceux qui me voient me tournent en dérision[3] ». Et ce terrible psaume, écrit dix siècles avant le drame du Calvaire, commence par les paroles mêmes, par le cri d'angoisse infinie du Sauveur sur la croix : *Eli, Eli, lamma sabacthami ?* « Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? ».

…« Et moi je suis un ver, et non plus un homme ! », un ver ! ce que l'interminable série des êtres animés contient de plus immonde !… Et la liturgie catholique a retenu l'expression du roi-prophète pour exprimer les abaissements, les humiliations du Dieu fait homme insulté, bafoué, souffleté, flagellé, couvert de sang, de sanies, de crachats et de sueur glacée, finalement cloué sur un tronc d'arbre, entre deux malfaiteurs.

Ecce homo ! voilà l'Homme ! voilà le Ver prophétisé.

Aussi, devant cette détresse à nulle autre pareille, la liturgie de la Semaine-Sainte s'exprime-t-elle ainsi :

---

[1] Voir Dom Calmet, *Dissertation sur la beauté de Jésus-Christ* ; et Dom H. Leclercq, *Dict. d'Arch. Chrét*. fasc. 78-79, col. 2398.
[2] Isaïe, *Prophétie*, LIII, 2 et 3.
[3] David, *Les Psaumes*, XXII (Vulgate XXI), 7 et 8.

L'Église. — *Ecce vidimus non habentem speciem neque decorem ; aspectus ejus in eo non est. Hic peccata nostra portravit, et pro nobis dolet*. « Voici que nous l'avons vu n'ayant plus de beauté ni d'éclat, et méconnaissable : C'est qu'il porte nos péchés et qu'il souffre pour nous[1] ».

Le Christ. — *Ego sum vermis et non homo : opprobrium hominun et abjectio plebis*. « Moi, je suis un ver et non plus un homme, l'opprobre des hommes et le rebut de la plèbe[2] ». *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte : si est dolar similis sicut dolor meus* ! « O vous tous, qui passez par le chemin, arrêtez-vous et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur[3] ! ».

Ainsi le Christ lumineux du Thabor, où ses vêtements étaient d'un blanc de neige et son visage éblouissant comme l'un des soleils[4] ; le Thaumaturge qui fit se lever de la tombe, où sa chair pourrissait déjà. Lazare de Béthanie ; le Triomphateur qui venait d'entrer dans la capitale de ses Pères acclamé comme un roi ; Celui que les vieux Inspirés avaient appelés le Grand Attendu des Nations, n'était plus qu'une larve abjecte et méprisable… Mais, sur ce déchet d'humanité, va se lever, dans l'aube moirée du jour de Pâques, une gloire plus grande, infiniment, que toute gloire humaine imaginable.

Et, dans cette apothéose inouïe, le Ver, le pauvre Ver reste encore, aux yeux du Symbolisme chrétien, l'emblème du Christ qui passe de l'état d'abjection à l'état divinement glorieux, du Rédempteur transformé.

Retournons-nous, pour nous en convaincre, vers la Légende du Phénix éblouissant, fiction magnifique éclose dans les extases des hiérophantes de l'Égypte, appliquée ensuite, par les symbolistes chrétiens et dès le temps des Catacombes, à la gloire éternelle du Sauveur :

Quand le Phénix, durant cinq siècles, avait fatigué son corps à parcourir son empire aérien, et qu'il sentait son heure enfin venue, il dirigeait son dernier vol vers Hiérapolis la Sainte, et là, sur l'autel sacré du Soleil, dressait un bûcher de santal et d'encens que les rayons ardents de l'Astre embrasait ; alors l'Oiseau mystérieux se couchait sur les braises parfumées qui le consumaient tout entier. Mais voilà que de ses cendres refroidies, naissait un ver : à vue d'œil, cette larve grandissait, se charpentait, se couvrait d'un plumage éclatant et devenait un Phénix nouveau, plein d'alerte jeunesse et de splendeur.

De même. le Christ, réduit à n'être plus qu'un Ver, selon le mot du Psaume XXIIe surgit de la cendre de son abjection, dans l'aurore pascale, revêtu pour l'éternité d'un indestructible manteau de jeunesse et de gloire inégalable. Et le Phénix légendaire, transformation toute belle d'un humble vermisseau, apparait

---

[1] *Brév. rom. Office du Jeudi-Saint. — Ténèbres,* 1er Noct.
[2] *Ibid. Off. Vendredi-Saint, Ténèbres,* 1er Noct.
[3] *Ibid.* IIIe *Noct.* IXe leçon I. R.
[4] Saint Matthieu, *Évangile*, XVII, 2.

partout dans l'art chrétien primitif pour symboliser Jésus-Christ glorifié. Voilà comment le symbolisme chrétien a réhabilité magnifiquement le pauvre ver, la créature inférieure et chétive qui ne recueillait que le mépris.

Il s'agit ici du ver, de la larve, du skolex des Grecs pris en général, car tous les vers, toutes les larves, qui sont appelées au bénéfice d'une transformation supérieure à leur état vermiculaire ont droit, de ce fait, à l'honneur, de symboliser le « Roi de gloire », véritable *skolexœidès*, selon la pensée même de David.

L'Église a reconnu ce droit le jour où elle proclama, par la prière de son *Rituel* affectée à la bénédiction des vers-à-soie, que « lorsqu'ils naissent, meurent et revivent, ces vivants représentent la naissance, la mort et la résurrection du Fils de Dieu, de même qu'en produisant des fruits abondants, ils représentent le fruit admirable de ces mêmes mystères[1] ».

Seule, parmi les petits êtres de cette famille, la chenille a bénéficié d'une place spéciale que nous examinerons ci-après.

Mieux que personne, semble-t-il, l'abbé Pron, dans son admirable étude de la Légende d'Eros et de Psyché, a su chanter la glorieuse transformation du ver méprisé :

« …C'est une loi : le bonheur est en raison des épreuves au milieu desquelles il se prépare. À un moment donné, la larve monte de sa retraite, secoue son masque et on tombe d'admiration devant l'être nouveau qui vient de se montrer. Avec toute la fortune du papillon, il est souvent plus beau, plus aérien, plus fort. C'est la libellule au vol rapide, comme l'éclair, curviligne comme lui. C'est la cétoine des roses, cachant ses ailes de gaze sous un étui d'émeraude. C'est le capricorne bleu des Alpes, aux longues antennes nouées de globules de jais et de flocons de soie. C'est le lucane puissant, armé et cuirassé comme pas un des anciens preux. C'est partout corselets ciselés et brunis, portant élytres striées et chatoyantes, or, argent, émaux, pierreries de toutes nuances et d'un éclat à faire pâlir les fleurs. Les couleurs de l'arc-en-ciel sont peintes en deux zones sur la cuirasse de la chrysomèle. La luciole[2] a emprunté sa parure au soleil ; dardant la flamme, elle éclaire pendant la nuit les bosquets, où elle tournoie comme un petit astre errant. Voici une mouche qui, dans la rapidité de son vol, passe invisible comme un pur esprit. Semblable aux anges décrits par Ézéchiel, telle autre rend des sons harmonieux avec ses ailes. Le girin, poli comme l'acier, vole, nage, plonge, marche sur l'eau, où il décrit avec la rapidité d'une étincelle, les paraphes les plus compliqués. Qu'est-ce que Dieu n'a pas fait pour combler les larves d'autant de joie que leur tristesse fut profonde !

---

[1] Cf. R. P. Félix Anizan, in, *Le Rayonnement Intellectuel*, n° sept.-oct. p. 136.
[2] Très commune en Italie.

« À ces titres, la larve fait place sur la scène, à côté de sa sœur frivole, pour inaugurer une ère nouvelle dans l'histoire de la parabole du Ciel[1]… ».

Et l'auteur ne parle là que de nos insectes d'Europe occidentale, les moins favorisés en beauté, peut-être, parmi les insectes : qu'aurait-il dit de ceux, nés de larves aussi, des pays tropicaux et de l'Asie méridionale qui sont de fantastiques joyaux ! Oui, la Main divine a bien dédommagé les vers de leur abjection première…

L'Iconographie chrétienne n'a pas glorifié l'humble ver autant que la littérature. Peut-être, aussi n'a-t-on pas su reconnaître son image partout où nos pères l'ont figurée : il faut être averti pour la deviner, par exemple, sur cette jarre funéraire de Sfax, en Tunisie, qui porte sur sa panse, dans un cercle au-dessus du chrisme constantinien, le X et le P conjugués, un petit trait horizontalement ondulé[2].

II. — LE VER EMBLÉMATIQUE ET LES SAINTS

Image allégorique du Christ en sa grande détresse et dans les humiliations subies au cours de sa Passion, le Ver l'a été aussi de certains saints, dans le langage des écrivains mystiques et des hagiographes.

Des hommes ont vécu, qui ont voulu choisir pour eux ce que la vie offre le plus pénible, de plus moralement douloureux, de plus rebutant : l'indigence totale, la confusion, l'abjection, l'avilissement extérieurs, les dédains, les mépris, les outrages des autres hommes, et leurs sévices.

Cela, pour honorer en eux les plus tristes heures terrestres de la vie du Seigneur, et parce qu'ils savaient recevoir en échange une illumination spirituelle très grande, une consolation intérieure généreusement compensatrice, une maîtrise complète d'eux-mêmes, une paix intérieure que nulle hostilité externe ne serait capable de troubler.

Ainsi ont été de nombreux ermites anciens, et saint Julien, saint Alexis, le bienheureux Raymond Lulle, saint François d'Assises, et, plus près de nous le déconcertant Benoit Labre dont Charles Grolleau vient de glorifier récemment l'âme incomprise et radieuse : « Cet adorant, dit- il, dans sa recherche du mépris, de l'abjection, d'une pauvreté si complète qu'elle dépasse, pourrait-on dire, l'idéal

[1] F. Pron, *Psyché*, éd. Bosse, 1925, p. 67.
[2] Cf. A. Vercoutre, *La nécropole de Sfax et les sépultures en jarres*, in *Revue Archéol*. 3e sér. I. X (1887), p. 187.

franciscain, a voulu s'égaler, dans l'extase que lui donnait la gloire du Verbe, au *Vermis et non homo* que devint l'Unique Amour[1] ».

Tout le symbolisme du Ver, en hagiographie, tient dans ces quelques lignes.

III. — LE « VER » DE LA CONSCIENCE COUPABLE

Voilà bien l'un des plus inexorables justiciers qui soit ! À celui-là le coupable ne saurait échapper en se cachant, car il habite en lui-même, dans les replis les plus intimes de son cœur et vit au milieu de ses propres pensées.

Au début de son action, ce ver s'appelle *la Voix de la Conscience*, qui répète un reproche : heureux alors le coupable s'il écoute cette voix, car elle se transformera pour s'appeler *le Repentir*, et ce sera pour lui un germe de relèvement et de pardon ; mais si l'homme la méconnaît et veux l'étouffer, la Voix vivante deviendra *le Remords* ; alors, implacablement, le Ver reprendra son agitation douloureuse, ses « re-morsures » impitoyables.

Ce remords justicier, saint Ignace de Loyola l'appelle « le Ver de la Conscience[2] », saint Hyppolite le nomme « le Ver qui jamais ne s'endort[3] », saint Grégoire nous dit qu'il est « le Ver immortel[4] », et bien des siècles avant eux le prophète Isaïe disait des méchants que « leur ver ne mourra point[5] ».

IV. — LE VER INFERNAL

Image emblématique du remords stérile qui conduit à la malédiction définitive, le Ver fut aussi, dans le langage de la spiritualité chrétienne, comme souvent aussi dans le langage profane, l'emblème de l'Esprit infernal.

En parlant des méchants, Isaïe clôt sa *Prophétie* par ces mots : « leur ver ne mourra point, leur feu ne s'éteindra point : ils seront en horreur à toute chair ». Et les Commentateurs des Écritures sacrées ont toujours regardé comme un symbole direct de Satan le Ver qui piqua la racine de la plante sous laquelle Jonas se reposa, en vue de Ninive, et qui, sitôt atteinte par cette piqûre, se dessécha[6], et pourtant ce ver était, dit la Bible, envoyé par Dieu pour éprouver son prophète.

Chez les Grecs anciens, l'ache passait pour une plante infernale et maudite. Pline nous donne la raison de cette réprobation : c'est que la tige de l'ache passait

[1] Ch. Grolleau, *Saint Benoist Labre, pèlerin mendiant*, éd. Publiroc, Marseille, 1930, p. 9.
[2] St Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*, Ve Ex. 4e point.
[3] St Hyppolite, in *Oratione consummatione Mundi*.
[4] St Grégoire, in *Moralibus*.
[5] Isaïe, *Prophétie*, LXVI, 24.
[6] Cf. *Livre de Jonas*, IV, 7.

pour engendrer des vers qui rendaient stériles les hommes et les femmes qui la mangeaient[1].

La Druj-Nasu des Mazdéens appelle la corruption génératrice des vers, la « Fille des Enfers[2] ».

En certaines régions campagnardes de nos pays occidentaux, le « ver solitaire, le Ténia », passait, hier encore, pour être d'origine équivoque, et, pour le combattre il fallait disait-on, recourir autant aux conjurations et aux prières, qu'aux moyens de la thérapeutique profane. Et nous avons vu, aux chapitres qui concernent les oiseaux vermivores que partout, dans les traditions populaires, les vers, comme les reptiles ont figuré allégoriquement, d'une manière plus ou moins directe, l'infernal Satan : c'est que le simple peuple chrétien, qui ne connaissait point le texte d'Isaïe, connaissait le terrible passage de l'Évangile qui lui fait écho : « Si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache le, mieux vaut pour toi entrer avec un œil dans le royaume de Dieu que d'être jeté, avec deux yeux, dans la géhenne du feu, là où le ver ne meurt point, où le feu ne s'éteint point[3] ».

LA CHENILLE

I. — LES DEUX MÉTAMORPHOSES

Les milieux dans lesquels les vers évoluent aux temps de leur existence première sont infiniment variés : les uns se développent au sein d'odieuses putréfactions, les autres dans les ombrés de la terre ou dans les vases saturées d'éléments organiques, ou bien encore dans l'écorce des arbres, ou dans la pulpe généreuse et sucrée des fruits. Ils sortent directement de là transformés en petits êtres merveilleusement beaux, plus ou moins agiles, plus ou moins industrieux, mais tous, dignes de notre entière admiration.

Ver parmi les autres vers, la chenille ne partage cependant pas le mode simple de leur immédiate métamorphose quand arrive la saison moins chaude que celle qui l'a vu grandir et se fortifier au milieu des plantes qu'elle ronge avec avidité, et que celles-ci deviennent rares ou trop dures, la chenille cherche un abri, s'y installe, puis, là, contracte les douze anneaux qui forment la longueur de son corps, replie ses pattes, dévide, par la filière qui s'ouvre au sommet de sa tête, un imperceptible fil de soie, et s'en entoure lentement et soigneusement, elle fait ensuite exsuder d'elle-même un liquide dont la soie s'imbibe, et bientôt ce vêtement imperméable recouvre tout son corps étendu qui, finalement, disparaît entièrement dans cet étui devenu rigide : ce cocon a tout d'un cercueil (Fig. I).

---

[1] Pline, *Histoire Naturelle*, XX, 44.
[2] Cf. Darmesteter, *Zend Avesta*, II, p. XI et 146.
[3] St Marc, *Évangile*, IX, 43 et 47.



Fig. I. — Cocons de papillons du bassin de la Loire.

Dans l’ombre et la paix qui l’enveloppent, un sommeil mystérieux s’empare de l’insecte ; sommeil fécond, pendant lequel l’aspect vermiculaire de la chenille disparait par une étrange métamorphose : la tête se transforme et se meuble d’antennes, le corps se partage, et les douze anneaux qui le constituait deviennent un corselet auquel il pousse des ailes et un long abdomen qui, seul, dans le nouvel insecte, rappelle la forme vermiculaire. Mais tout cela reste replié, contracté, collé au corps et de nuances indécises, car la chenille disparue n’est encore devenue que la chrysalide (Fig. II), en attendant l’essor premier qui, sous le flamboiement du soleil, dans le libre espace où les parfums des fleurs vibrent dans la lumière, emportera le Papillon.



Fig. II. — Chrysalide de papillon diurne du bassin de la Loire.

Voilà donc la merveille élaborée dans le secret de l’humble cocon de soie grisâtre : ne peut-on pas dire de lui qu’il est un cénacle, un minuscule sanctuaire où s’opère l’un des plus curieux prodiges de la vie des tout petits êtres dans lesquels la main divine a si souvent caché, mais non pour l’esprit de l’homme attentif, de si fortes leçons : *Vade ad formicam, piger,* « Regarde la fourmi, ô paresseux ! » dit l’Écriture…

C’est en méditant le mystère du cocon que nos pères ont établi les analogies qui ont fait de la chenille, l’emblème du corps sacré du Sauveur : la chenille est un ver, et nous avons vu que tout ver, destiné à une métamorphose, est un emblème du seigneur Jésus-Christ considéré avant sa résurrection ; or, la métamorphose de la

chenille, après sa mort volontaire, a été plus que celle de tout autre larve, adoptée par le symbolisme chrétien pour figurer la métamorphose du corps supplicié de Jésus, durant le temps de sa déposition dans l'ombre du tombeau d'où son Humanité sortit à l'état de corps glorieux.

C'est de la chenille surtout que veux parler l'antique écrit pontifical qui dit du Christ qu'il est un ver, non parce qu'il fut humilié et que lui-même s'est abaissé à l'excès, mais « parce qu'il ressuscita » : « *Vermis quia resurrexit* » c'est l'expression même du décret du pape Gélase Ier (492-496[1]).

Comme le cocon, pour la chenille, le tombeau fut, pour le Christ, le sanctuaire où se fit la glorieuse et divine métamorphose ; mais le mystère planera toujours sur les opérations d'ordre supranaturel qui reversèrent le souffle dans la poitrine inanimée du Sauveur, le sang dans ses veines ouvertes et vides, la lumière dans ses yeux morts, et relancèrent le mouvement de son cœur arrêté.

Plus hardi que beaucoup d'autres Pères et Docteurs de l'Église des siècles antérieurs à lui, saint Hilaire de Poitiers, au IVe siècle, émit l'opinion qu'il y avait eu, dans le sépulcre, séparation du Verbe divin et du corps charnel de Jésus ; et saint Athanase, saint Ambroise, saint Augustin, se sont successivement rangés à l'avis du grand pontife poitevin[2]. En dehors de ce point, tout demeure le secret réservé de Dieu.

II. — LA CHENILLE, EMBLÈME DU CORPS HUMAIN

Si la chenille, comme tous les vers, figure pour le symbolisme chrétien, l'Humanité humiliée du Sauveur, et si, transformée en chrysalide, et seule parmi les vers, à cause de son cocon, elle évoqua la présence du corps inanimé de Jésus dans son tombeau, elle ne pouvait manquer de figurer aussi, pour la même pensée chrétienne, le corps humain couché dans la tombe. Et c'est par là que, selon l'expression du philosophe Ernest Hello, « la chenille rampante célèbre à sa manière la résurrection des morts, et particulièrement celle de Jésus-Christ[3] ».

Cette analogie de l'homme mort avec la chenille en son état de chrysalide était née d'elle-même dans la pensée des anciens Égyptiens : leurs défunts momifiés, enroulés dans les interminables bandelettes imbibées de bitume et de substances balsamiques, n'étaient-ils pas semblables d'aspect à la chrysalide dans sa gaine de soie ? Et c'était bien, disaient les hiérophantes, pour des transformations que leurs âmes les avaient quittés.

Les Grecs, qui plaçaient avec leurs morts des papillons d'or, pour symboliser le réveil de l'être dans une vie nouvelle, ne pensaient-ils pas à peu près comme les

---

[1] Cf. Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét*. t. VI, vol. I, col. 744 ; G. Hoffet, in *Regnabit*, an. 1927, p. 105.
[2] Dom Constant a cru pouvoir dire que saint Hilaire avait plus tard, modifié son opinion sur ce point ; mais l'érudit Lebon soutient qu'on ne trouve absolument rien qui puisse autoriser Dom Constant dans son affirmation. Cf. *Revue d'Histoire Ecclésiast. de Louvain*, an. 1927, no 1.
[3] Ernest Hello, *Unité*.

Égyptiens[1] : car l'essor du papillon implique l'idée préalable de la chenille. Pour eux tous, le corps humain n'était que l'enveloppe, la gaine de l'âme ; et celle-ci s'en évadait par la porte de la mort comme la chrysalide, qui ne devient papillon qu'au premier déploiement de ses ailes dans le libre azur, après qu'elle a rompu l'extrémité de son cocon et qu'elle en est sortie.

Les premiers chrétiens disaient sensiblement la même chose, mais en y ajoutant les précisions de notre foi et les espérances qui en découlent. Le martyr Anaxarque, pendant que l'on broyait son corps dans un mortier géant s'écriait « Broyez, broyez l'enveloppe d'Anaxarque, car, pour Anaxarque, il ne sent rien[2] ».

III. — LA CHRYSALIDE, EMBLÈME DE LA VIE DE RETRAITE SPIRITUELLE

Dans plusieurs religions, la Chrysalide de la Chenille, enclose dans l'ombre et le silence de son cocon, a été prise pour l'image de l'homme qui s'est mis à l'écart de la vie ordinaire, de ses agitations, de ses bruits, de ses préoccupations, de ses pensées courantes et qui se transforme, dans cette retraite, en un état plus parfait que l'état précédent.

Les ascètes asiatiques de l'Himalaya qui, de nos jours encore, se font enfermer dans des cavernes presque inaccessibles et n'y prennent plus, pendant des années parfois, qu'un strict minimum de nourriture[3], afin de placer leur âme dans un rayon plus direct de la lumière du Compatissant, et de devenir ainsi de grands « gurus », se comparent eux-mêmes aux grands papillons des vallées merveilleuses de l'Indus ou du Gange.

Plus grands, parce que plus humbles d'esprit, furent nos reclus chrétiens d'autrefois, dans les alvéoles de pierre où ils se faisaient murer et dont ils ne sortaient plus que lorsque leurs âmes, après de longues années parfois, quittaient leurs corps pour s'envoler vers les vallées de l'éternelle Patrie.

Et, maintenant comme autrefois, dans les monastères des deux sexes, « vastes ruchers peuplés de Larves saintes, tirées de toutes les conditions de la société[4] », ces êtres qui prient, qui méditent entre les quatre murs de leurs pauvres cellules, ne sont-ils pas aussi des chrysalides spirituelles dont le travail d'évolution, de perfectionnement du bien vers le mieux se continuera jusqu'à ce que la mort vienne leur faire prendre l'envol… Maintes fois le langage de la mystique a parlé de cette analogie entre l'âme qui, dans la retraite du cloitre, travaille à se transformer, et l'insecte hideux qui devient beau dans la retraite de son cocon.

---

[1] Cf. Schliemann, *Mycènes*, p. 245, 247.
[2] Tertullien, *Apologétique*.
[3] Voir J. Marquès Rivière, *À l'ombre des Monastères thibétains*, 1920, et *Vers Bénarès, la Ville sainte*, 1930, Paris, Attinger.
[4] I. Pron. *Psyché*, p. 71.

IV. — L’ICONOGRAPHIE CHRÉTIENNE DE LA CHENILLE

Emblème tout à la fois du corps du Christ et de celui du chrétien, la chenille fut représentée plusieurs fois dans l’ancien art chrétien en des conditions qui ne laissent aucun doute sur l’intention symbolique de ceux qui en tracèrent l’image.

C’est le cas, par exemple, sur cette pierre funéraire romaine publiée par le Jésuite Oderici qui porte l’inscription que voici :

I NXPisto Quiescas ? QVAE VIXIT ANI…

À côté et au-dessous de ces mots, sont tracés le monogramme du Christ et une Chenille[1].

M. de Longpérier s’est reporté à cet intéressant document en signalant jadis les grandes chenilles en bronze, incrustées de pâte de verre, trouvées en Irlande. Elles ont environ dix centimètres de longueur et leur confection semble bien être contemporaine de notre art mérovingien français (VIe-IXe s.). Elles ont été regardées par un auteur anglais comme des amulettes faites pour éloigner la chenille *conach*, commune en Irlande ; M. de Longpérier a repoussé avec raison cette interprétation et fait remarquer que la Chenille a été choisie par les chrétiens des premiers siècles, comme un emblème de la Résurrection[2]. Il aurait pu ajouter que, précisément vers le VIIe siècle, l’art irlandais s’attachait à représenter les symboles des premiers temps que l’art méridional n’employait plus autant que précédemment.

D’autres bijoux du premier millénaire portent aussi l’image de la Chenille, telle la très belle bague d’or fin du Musée de Montpellier (Fig. III) dont le châton est orné du Poisson symbolique et dont le cercle porte de chaque côté de ce châton, une chenille en relief : le Poisson-Christ, l’*Ichis*, et le double emblème de sa résurrection et de la nôtre[3].



Fig. III. — Bague d’or mérovingienne VIe ou VIIe siècle.
Musée de Montpellier.

[1] Cf. Oderici, S. J. *Dissertationes et admonestationes in aliquot ineditas veterum inscriptones*, éd. de 1765, p. 254, no 91.
[2] Adrien de Longpérier, *Fibules irlandaises*, in *Bull. soc. des Antiquaires de France*, an. 1859, p. 150.
[3] Voir M. Deloche, *Les anneaux sigillaires*, p. 280, no CCLIIV.

Je pense qu'il faut voir aussi la chenille emblématique, plutôt qu'un reptile ou un poisson, sur une plaque en bronze gravée, d'époque mérovingienne, semble-t-il, et provenant de Présilly, près de Lons-le-Saulnier (Fig. IV) dont M. Michel, conservateur du Musée Saint-Jean d'Angers, possédait un calque parfait.

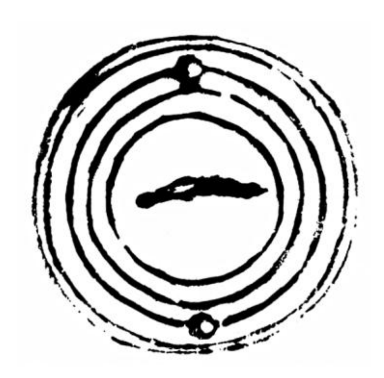


Fig. IV. — Plaque de bronze, provenant de Présilly (Jura) VIe ou VIIe siècle.

Il n'est pas douteux que l'image de la Chenille, comme celle du Ver a dû parfois être confondue avec d'autres sujets, et souvent aussi passer inaperçue : l'un et l'autre cependant se rattachaient à l'illustration du symbolisme accrédité par le décret du pape Gélase Ier, contemporain des documents que je viens de signaler : « le Christ est un Ver puisqu'il ressuscita », *Vermis quia resurrexit.*

Orly (Seine).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

